

LE DÉNOUEMENT IMPRÉVU

COMÉDIE D'UN ACTE.

MARIVAUX, Pierre de (1688-1763)

1727

Représentée pour la première fois par les comédiens français le
2 décembre 1724.

Texte établi par Paul FIEVRE, Août 2007

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Octobre 2023.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

**LE DÉNOUEMENT
IMPRÉVU**
COMÉDIE D'UN ACTE.

[MARIVAUX]

À Paris, chez NOËL PISSOT, Quai de Conti, à la descente du
Pont-Neuf, au coin de la rue de Nevers, à la Croix d'Or.

M. DCC. XXVII, avec approbation et privilège du Roi

Présentation

Il y a un temps pour tout. Un temps pour les grandes choses sérieuses ou dramatiques et un temps pour les petites choses - non pas futiles, non pas anecdotiques - mais simples qui font sourire tout un public pour peu que les comédiens y mette toutes les subtiles nuances que Marivaux impose. Le dénouement de cette comédie n'est pas tout à fait imprévisible, elle serait même tout à fait entendue. Donc en quoi est-elle intéressante : selon pour la peinture des personnages. Ce brave Maître Pierre mérite un solide aplomb qui ne force pas trop l'accent rustique de la campagne car ce n'est pas un personnage ridicule, le comédien se fera bien apprécier dans la tirade de la scène II. Mademoiselle Argante mérite une douce impertinente, vive et tendre, espiègle et fragile, avec un zeste d'effronterie. Toute jeune femme qui voudrait présenter une entrée au Conservatoire national de Paris devrait lire le monologue de la scène VII : on ne peut qu'y briller ou bien renoncer au métier. Quant à Monsieur Argante, il mérite un homme mûr point trop autoritaire ni acariâtre. Il doit bien défendre son rôle pour que la magie des répliques opère. On comprendra que la direction d'acteurs a toute sa. Le metteur en scène veillera donc à ce que Dorante ne soit pas trop pâle du sentiment, il invitera l'acteur à camper un personnage déterminé mais préoccupé voire incertain.

Bref, voilà une comédie à recommander à tous ceux qui ont passé une mauvaise journée ou qui désespèrent pendant les longues semaines pluvieuses d'automne et qui souhaite s'endormir sur une plaisante impression avec un sourire au coin des lèvres.

Cette pièce fut créée par les Comédiens français au théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain une seule fois en décembre 1724, semble-t-il, ce qui indique un faible succès. Puis, elle est reprise quatre fois au Grand théâtre de la Monnaie de Bruxelles en 1771 et 1772, et enfin reprise trois fois à Paris au Théâtre de la Nation en septembre et octobre 1789.

Dans l'oeuvre de Marivaux, "Le Dénouement imprévu", mal reçu par le public, a été créé entre "La Fausse suivante" qui connut un vrai succès de juillet à août de 1724 et "L'Ile des Esclaves" qui connut aussi un succès des plus vifs avec vingt représentations de suite dès mars 1725.

P. Fièvre, octobre 2009

ACTEURS

MONSIEUR ARGANTE.

MADemoisELLE ARGANTE, fille de Monsieur Argante.

DORANTE, amant de Mademoiselle Argante.

ERASTE, amant de Mademoiselle Argante.

MAÎTRE PIERRE, fermier de Monsieur Argante.

LISSETTE, suivante de Mademoiselle Argante.

CRISPIN, valet d'Eraste.

UN DOMESTIQUE de Monsieur Argante.

LE DENOUEMENT IMPRÉVU

SCÈNE I.

Dorante, Maître Pierre.

DORANTE, d'un air désolé.

Je suis au désespoir, mon pauvre maître Pierre : je ne sais que devenir.

MAÎTRE PIERRE.

Eh ! Marguenne, arrêtez-vous donc ! Voute lamentation me corrompt toute ma balle humeur.

DORANTE.

Que veux-tu ? J'aime Mademoiselle Argante plus qu'on n'a jamais aimé : je me vois à la veille de la perdre, et tu ne veux pas que je m'afflige ?

MAÎTRE PIERRE.

En sait bian qu'il faut parfois s'affliger ; mais faut y aller pus bellement que ça ; car moi, j'aime itou Lisette, voyez-vous ! En-dit que stila qui veut épouser Mademoiselle Argante a un valet ; si le maître épouse notre demoiselle ; il l'emmènera à son châtaiu ; Lisette suivra : la velà emballée pour le voyage, et c'est autant de perdu pour moi que ce ballot-là ; ce guiable de valet en fera son proufit. Je vois tout ça fixiblement clair : stanpendant, je me tians l'esprit ferme, je bataille contre le chagrin ; je me dis que tout ça n'est rian, que ça n'arrivera pas ; mais, morgué ! Quand je vous entends geindre, ça me gête le courage. Je me dis : Piarre, tu ne prends point de souci, mon ami, et c'est que tu t'enjôles ; si tu faisais bian, tu en prendrais : j'en prends donc. Tenez ; tout en parlant de chouse et d'autre, velà-t-il pas qu'il me prend envie de pleurer ! Et c'est vous qui en êtes cause.

DORANTE.

Hélas ! Mon enfant, rien n'est plus sûr que notre malheur : l'époux qu'on destine à Mademoiselle Argante doit arriver aujourd'hui, et c'en est fait ; Monsieur Argante, pour marier sa fille, ne voudra pas seulement attendre qu'il soit de retour à Paris.

MAÎTRE PIERRE.

C'en est donc fait ? Queu piqué que, noute vie, Monsieur Dorante ! Mais pourquoi est-ce que Monsieur Argante, noute maître ; ne veut pas vous bailler sa fille ? Vous avez une bonne métairie ici ; vous êtes un joli garçon, une bonne pâte d'homme, d'une belle et bonne profession ; vous plaidez pour le monde. Il est bian vrai quou n'êtes pas chanceux, vous pardez vos causes ; mais que faire à ça ? Un autre les gagne ; tant pis pour ceti-ci, tant mieux pour ceti-là ; tant pis et tant mieux font aller le monde : à cause de ça faut-il refuser sa fille aux gens ? Est-ce que le futur est plus riche que vous ?

DORANTE.

Non : mais il est gentilhomme, et je ne le suis pas.

MAÎTRE PIERRE.

Pargué, je vous trouve pourtant fort gentil, moi.

DORANTE.

Tu, ne m'entends point : je veux dire qu'il n'y a point de noblesse dans ma famille.

MAÎTRE PIERRE.

Eh bien ! Boutez-y-en ; ça est-il si char pour s'en faire faute ?

DORANTE.

Ce n'est point cela ; il faut être d'un sang noble.

MAÎTRE PIERRE.

D'un sang noble ? Queu guiable d'invention d'avoir fait comme ça du sang de deux façons, pendant qu'il viant du même ruiissiau !

DORANTE.

Laissons cet article-là ; j'ai besoin de toi. Je n'oserais voir Mademoiselle Argante aussi souvent que je le voudrais, et tu me feras plaisir de la prier, de ma part, de consentir à l'expédient que je lui ai donné.

MAÎTRE PIERRE.

Oh ! Vartigué, laissez-moi faire ; je parlerons au père itou : il n'a qu'à venir, avec son sang noble, comme je vous le rembarrerai ! Je nous traitons tous deux sans çarimonie ; je sis son fermier, et en cette qualité, j'ons le parvilège de l'assister de mes avis ; je sis accoutumé à ça : il me conte ses affaires, je le gouvarne, je le réprimande : il est bavard et têtù ; moi je suis roide et prudent ; je li dis : il faut que ça soit, le bon sens le veut ; là-dessus il se démène, je hoche la tête, il se fâche, je m'emporte, il me repart, je li repars : Tais-toi ! Non, morgué ! Morgué, si ! Morgué, non ! Et pis il jure ; et pis je li rends ; ça li établit une bonne opinion de mon çarviau, qui l'empêche d'aller à l'encontre de mes volontés : et il a raison de m'obéir ; car en vérité, je sis fort judicieux de mon naturel, sans que ça paraisse : ainsi je varrons ce qu'il en sera.

DORANTE.

Si tu me rends service là dedans, maître Pierre, et que Mademoiselle Argante n'épouse pas l'homme en question, je te promets d'honneur cinquante pistoles en te mariant avec Lisette.

MAÎTRE PIERRE.

Monsieur Dorante, vous avez du sang noble, c'est moi qui vous le dis ; ça se connaît aux pistoles que vous me pourmettez, et ça se prouvera tout à fait quand je les recevrons.

DORANTE.

La preuve t'en est sûre ; mais n'oublie pas de presser Mademoiselle Argante sur ce que je t'ai dit.

MAÎTRE PIERRE.

Tatiguienne ! Dormez en repos et n'en pardez pas un coup de dent : si alle bronchait, je li revaudrais. Sa bonne femme de mère, alle est défunte, et cette fille-ci qu'alle a eu, alle est par conséquent la fille de Monsieur Argante, n'est-ce pas ?

DORANTE.

Sans doute.

MAÎTRE PIERRE.

Sans doute. Je le veux bian itou, je n'empêche rian, je sis de tout bon accord ; mais si je voulions souffler une petite bredouille dans l'oreille du papa, il varrait bien que Mademoiselle Argante est la fille de sa mère ; Mais velà tout.

DORANTE.

Cela n'aboutit à rien ; songe seulement à ce que je te promets.

MAÎTRE PIERRE.

Oui, le songerons toujours à cinquante pistoles ; mais touchez-moi un petit mot de l'expédient quou dites.

DORANTE.

Il est bizarre, je l'avoue ; mais c'est l'unique ressource qui nous reste. Je voudrais donc que, pour dégôûter le futur, elle affectât une sorte de maladie, un dérangement, comme qui dirait des vapeurs.

MAÎTRE PIERRE.

Dites à la franquette quou voudriais qu'alle fit la folle. Velà bien de quoi ! Ca ne coûte rian aux femmes : par bonheur elles ont un esprit d'un merveilleux acabit pour ça, et Mademoiselle Argante nous fournira de la folie tant que j'en voudrons ; son çarviau la met à même. Mais velà son père : ôtez-vous de par ici ; tantôt je vous rendrons réponse.

SCÈNE II.

Monsieur Argante, Maître Pierre.

MONSIEUR-ARGANTE.

Avec qui étais-tu là ?

MAÎTRE PIERRE.

Eh voire, j'étais avec queuqu'un.

MONSIEUR-ARGANTE.

Eh ! Qui est-il ce quelqu'un ?

MAÎTRE PIERRE.

Aga donc ! Il faut bian que ce soit une parsonne.

MONSIEUR-ARGANTE.

Mais je veux savoir qui c'était, car je me doute que c'est Dorante.

MAÎTRE PIERRE.

Oh bian ! Cette doutance-là, prenez que c'est une çartitude, vous n'y pardrez rian.,

MONSIEUR-ARGANTE.

Que vient-il faire ici ?

MAÎTRE PIERRE.

M'y voir.

MONSIEUR-ARGANTE.

Je lui ai pourtant dit qu'il me ferait plaisir de ne plus venir chez moi.

MAÎTRE PIERRE.

Et si ce n'est pas son envie de vous faire plaisir, est-ce que les volontés ne sont pas libres ?

MONSIEUR-ARGANTE.

Non, elles ne le sont pas ; car je lui défendrai d'y venir davantage.

MAÎTRE PIERRE.

Bon, je li défendrai ! Il vous dira qu'il ne dépend de parsonne.

MONSIEUR-ARGANTE.

Mais vous dépendez de moi, vous autres, et je vous défends de le voir et de lui parler.

MAÎTRE PIERRE.

Quand je serons aveugles et muets, je ferons voute commission, Monsieur Argante.

MONSIEUR-ARGANTE.

Il faut toujours que tu raisonnes.

MAÎTRE PIERRE.

Que voulez-vous ? J'ons une langue, et je m'en sars ; tant que je l'aurai, je m'en sarvirai ; vous me chicanez avec la voute, peut-être que je vous lanterne avec la mienne.

MONSIEUR-ARGANTE.

Ah ! Je vous chicane ! C'est-à-dire, maître Pierre, que vous n'êtes pas content de ce que j'ai congédié Dorante ?

MAÎTRE PIERRE.

Je n'approuve rian que de bon, moi.

MONSIEUR-ARGANTE.

Je vous dis ! Il faudra que je dispose de ma fille à sa fantaisie !

MAÎTRE PIERRE.

Acoutez, peut-être que la raison le voudrait ; mais voute avis est bian pus raisonnable que le sian.

MONSIEUR-ARGANTE.

Comment donc ! Est-ce que je ne la marie pas à un honnête, homme ?

MAÎTRE PIERRE.

Bon ! Le velà bian avancé d'être honnête homme ! Il n'y a que les coquins qui ne sont pas honnêtes gens.

MONSIEUR-ARGANTE.

Tais-toi, je ne suis pas raisonnable de t'écouter ; laisse-moi en repos, et va-t'en dire aux musiciens que j'ai fait venir de Paris qu'ils se tiennent prêts pour ce soir.

MAÎTRE PIERRE.

Qu'est-ce quou en voulez faire, de leur musicle ?

MONSIEUR-ARGANTE.

Ce qu'il me plaît.

MAÎTRE PIERRE.

Est-ce quou voulez danser la bourrée avec ces violoneux ? Ça n'est pas permis à un maître de maison.

MONSIEUR-ARGANTE.

Ah ! Tu m'impatientes.

MAÎTRE PIERRE.

Parguenne, et vous itou : tenez, j'use trop mon esprit après vous. Par la mardi ! Voute farme, et tous les animaux qui en dépendont, me baillont moins de peine à gouverner que vous tout seul ; par ainsi, prenez un autre fermier : je varrons un peu ce qu'il en sera, quand vous ne serez pus à ma charge.

MONSIEUR-ARGANTE.

Fort bien ! Me quitter tout d'un coup dans l'embarras où je suis, et le jour même que je marie ma fille ; vous prenez bien votre temps, après toutes les bontés que j'ai eues pour vous !

MAÎTRE PIERRE.

Voirement, des bontés ! Si je comptions ensemble, vous m'en deveriez pus de deux douzaines : mais gardez-les, et grand bian vous fasse.

MONSIEUR-ARGANTE.

Mais enfin, pourquoi me quitter ?

MAÎTRE PIERRE.

C'est que mes bonnes qualités sont entarrées avec vous ; c'est qu'ou voulez marier voute fille à voute tête, en lieu de la marier à la mienne ; et drès qu'ou ne voulez pas me complaire en ça, drès que ma raison ne vous sart de rian, et qu'ou prétendez être le maître par-dessus moi qui sis prudent, drès qu'ou allez toujours voute chemin maugré que je vous retienne par la bride, je pards mon temps cheux vous.

MONSIEUR-ARGANTE.

Me retenir par la bride ! Belle façon de s'exprimer !

MAÎTRE PIERRE.

C'est une petite similitude qui viant fort à propos.

MONSIEUR-ARGANTE.

C'est ma fille qui vous fait parler, je le vois bien ; mais il n'en sera pourtant que ce que j'ai résolu ; elle épousera aujourd'hui celui que j'attends. Je lui fais un grand tort, en vérité, de lui donner un homme pour le moins aussi riche que ce fainéant de Dorante, et qui avec cela est gentilhomme !

MAÎTRE PIERRE.

Ah ! Nous y velà donc, à la gentilhommerie ! Eh fi, noute Monsieur ! Ça est vilain à voute âge de bailler comme ça dans la bagatelle ; en vous amuse comme un enfant avec un joujou. Jamais je n'endurerai ça ; voyez-vous, Monsieur Dorante est amoureux de voute fille, alle est amoureuse de li ; il faut qu'ils voyont le bout de ça. Hier encore, sous le barciau de noute jardin je les entendais.

À part.

Sarvons-li d'une bourde.

Haut.

Ma mie, ce li disait-il, voute père veut donc vous bailler un autre homme que moi ? Eh ! Vraiment oui ! Ce faisait-elle. Eh ! Que dites-vous de ça ? Ce faisait-il. Eh ! Qu'en pourrais-je dire ? Ce faisait-elle. Mais si vous m'aimez bian, vous lui dirais quou ne le voulez pas. Hélas ! Mon grand ami, je lui ai tant dit ! Mais bref, à la parfin que ferez-vous ? Eh ! Je n'en sais rian. J'en mourrai, ce dit-il. Et moi itou, ce dit-elle... Quoi, je mourrons donc ? Voute père est bian tarrible... Que

voulez-vous ? Comme on me l'a baillé, je l'ai prins...

MONSIEUR ARGANTE, en colère et s'en allant.

L'impertinente, avec son amant ! Et toi encore plus impertinent de me rapporter de pareils discours ; mais mon gendre va venir, et nous verrons qui sera le maître.

SCÈNE III.

Mademoiselle Argante, Lisette, Maître Pierre.

MADemoisELLE ARGANTE.

Il me semble que mon père sort fâché d'avec toi. De quoi parliez-vous ?

MAÎTRE PIERRE.

De voute noce avec le fils de ce gentilhomme.

LISETTE.

Eh bien ?

MAÎTRE PIERRE.

Eh bian ! Je ne sais qui l'a enhardi ; mais il n'est pas si timide que de coutume avec moi : il m'a bravement injurié et baillé le sobriquet d'impertinent, et m'a enchargé de dire à Mademoiselle Argante qu'elle est une sottre ; et pisque la velà, je li fais ma commission.

LISETTE, à Mademoiselle Argante.

Là-dessus, à quoi vous déterminez-vous ?

MADemoisELLE ARGANTE.

Je ne sais ; mais je suis au désespoir de me voir en danger d'épouser un homme que je n'ai jamais vu ; et seulement parce qu'il est le fils de l'ami de mon père.

MAÎTRE PIERRE.

Tenez, tenez, il n'y a point de détarmination à ça. J'avons arrêté, Monsieur Dorante et moi, ce qu'ou devez faire, et velà cen que c'est. Il faut qu'ou deveniais folle ; ça est conclu entre nous ; il n'y a pus à dire non : faut parachever. Allons, avancez-nous, en attendant, queuque petit échantillon d'extravagance ont voir comment ça fait : en dit que les vapeurs sont bonnes pour ça, montrez-m'en une.

MADemoiselle ARGANTE.

Oh ! Laisse-moi, je n'ai point envie de rire.

LISETTE.

Va, ne t'embarrasse pas ; nous autres femmes, pour faire les folles avons-nous besoin d'étudier notre rôle ?

MAÎTRE PIERRE.

Non ; je savons bien vos facultés ; mais n'importe, il s'agit d'avoir l'esprit plus tourné que de coutume. Lisette, sermonne-la un peu là-dessus, et songe toujours à toute amiquié : ça ne fait que croître et embellir chez moi, quand je te regarde.

LISETTE.

Je t'en fais mes compliments.

MAÎTRE PIERRE.

Adieu ; toute maître est sourti, je pense. Je vas revenir, si je puis, avec Monsieur Dorante.

SCÈNE IV.

Mademoiselle Argante, Lisette.

LISETTE.

Cà, faites vos réflexions. Consentez-vous à ce qu'on vous propose ?

MADemoiselle ARGANTE.

Je ne saurais m'y résoudre. Jouer un rôle de folle ! Cela est bien laid.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie ! Trouvez-moi quelqu'un qui ne joue pas ce rôle-là dans le monde ? Qu'est-ce que c'est que la société entre nous autres honnêtes gens, s'il vous plaît ? N'est-ce pas une assemblée de fous paisibles qui rient de se voir faire, et qui pourtant s'accordent ? Eh bien ! Mettez-vous pour quelques instants de la coterie des fous revêches, et nous dirons nous autres : la tête lui a tourné.

MADemoiselle ARGANTE.

Tu as beau dire ; cela me répugne.

LISETTE.

Je crois qu'effectivement vous avez raison. Il vaut mieux que vous épousiez ce jeune rustre que nous attendons. Que de repos vous allez avoir à la campagne ! Plus de toilette, plus de miroir, plus de boîte à mouches ; cela ne rapporte rien. Ce n'est pas comme à Paris, où il faut tous les matins recommencer son visage, et le travailler sur nouveaux frais. C'est un embarras que tout cela ; et on ne l'a pas à la campagne : il n'y a là que de bons gros coeurs, qui sont francs, sans façon, et de bon appétit. La manière les prendre est très aisée ; une face large, massive, en fait l'affaire ; et en moins d'un an vous aurez toutes ces mignardises convenables.

MADemoiselle ARGANTE.

Voilà de fort jolies mignardises !

LISETTE.

J'oubliais le meilleur. Vous aurez parfois des galants houbereaux qui viendront vous rendre hommage, qui boiront du vin pur à votre santé ; mais avec des contorsions !... Vous irez vous promener avec eux, la petite canne à la main, le manteau troussé de peur des crottes : ils vous aideront à sauter le fossé, vous diront que vous êtes adroite, remplie de charmes et d'esprit, avec tout plein d'équivoques spirituelles, qui brocheront sur le tout. Qu'en dites-vous ? Prenez votre parti, sinon je recommence, et je vous nomme tous les animaux de votre ferme, jusqu'à votre mari.

MADemoiselle ARGANTE.

Ah ! Le vilain homme !

LISETTE.

Allons, vite, choisissez de quel genre de folie vous voulez le déguster ; il va venir, comme vous savez, et vous aimez Dorante, sans doute ?

MADemoiselle ARGANTE.

Mais oui, je l'aime ; car je ne connais que lui depuis quatre ans.

LISETTE.

Mais oui, je l'aime ! Qu'est-ce que c'est qu'un amour qui commence par mais, et qui finit par car ?

MADemoiselle ARGANTE.

Je m'explique comme je sens. Il y a si longtemps que nous nous voyons ; c'est toujours la même personne, les mêmes sentiments : cela ne pique pas beaucoup ; mais au bout du compte, c'est un bon garçon ; je l'aime quelquefois plus, quelquefois moins, quelquefois point du tout ; c'est suivant : quand il y a longtemps que je ne l'ai vu, je le trouve bien aimable ; quand je le vois tous les jours, il m'ennuie un peu, mais cela se passe, et je m'y accoutume : s'il y avait un peu plus de mouvement dans mon coeur, cela ne gênerait rien pourtant.

LISETTE.

Mais n'y a-t-il pas un peu d'inconstance là-dedans ?

MADemoiselle ARGANTE.

Peut-être bien ; mais on ne met rien dans son coeur, on y prend ce qu'on y trouve.

LISETTE.

Chemin faisant je rencontre de certains visages qui me remuent, et celui de Pierrot ne me remue point ; n'êtes-vous pas comme moi.

MADemoiselle ARGANTE.

Voilà où j'en suis. Il y a des physionomies qui font que Dorante me devient si insipide ! Et malheureusement, dans ce moment-là, il a la fureur de m'aimer plus qu'à l'ordinaire : moi, je voudrais qu'il ne me dit rien ; mais les hommes savent-ils se gouverner avec nous ? Ils sont si maladroits ! Ils viennent quelquefois vous accabler d'un tas de sentiments langoureux qui ne font que vous affadir le coeur ; on n'oserait leur dire : Allez-vous-en, laissez-moi en repos, vous vous perdez. Ce serait même une charité de leur dire cela ; mais point, il faut les écouter, n'en pouvoir plus, étouffer, mourir d'ennui et de satiété pour eux ; le beau profit qu'ils font là ! Qu'est-ce que c'est qu'un homme toujours tendre, toujours disant : Je vous adore ; toujours vous regardant avec passion ; toujours exigeant que vous le regardiez de même ? Le moyen de soutenir cela ? Peut-on sans cesse dire : Je vous aime ? On en a quelquefois envie, et on le dit ; après cela l'envie se passe, il faut attendre qu'elle revienne.

LISETTE.

Mais enfin, épouserez-vous le campagnard ?

MADemoiselle ARGANTE.

Non, je ne saurais souffrir la campagne, et j'aime mieux Dorante, qui ne quittera jamais Paris. Après tout, il ne m'ennuie pas toujours, et je serais fâchée de le perdre.

LISETTE.

Je vois Pierrot qui revient bien intrigué.

SCÈNE V.

Mademoiselle Argante, Lisette, Maître Pierre.

LISETTE.

Où est Dorante ?

MAÎTRE PIERRE.

Hélas ! Il est en chemin pour venir ici ; et moi, Mademoiselle Argante, je viens pour vous dire que ce garçon-là n'a pas encore trois jours à vivre.

MADemoiselle ARGANTE.

Comment donc ?

MAÎTRE PIERRE.

Oui, et s'il m'en veut croire, il fera son testament drès ce soir ; car s'il allait trapper sans le dire au tabellion, j'aimerais autant qu'il ne mourît pas : ce ne serait pas la peine, et ça me fâcherait trop ; en lieu que, s'il me laissait queuque chouse, ça ferait que je me lamenterais plus agriablement sur li.

LISETTE.

Dis donc ce qui lui est arrivé.

MADemoiselle ARGANTE.

Est-il malade, empoisonné, blessé ? Parle.

MAÎTRE PIERRE.

Attendez que je reprenne vigueur ; car moi qui veux hériter de li, je sis si découragé, si déconfit, que je sis d'avis itou de coucher mes darnières volontés sur de l'écriture, afin de laisser mes nippes à Lisette.

Tabellion : qui ne se dit plus que d'un notaire dans une seigneurie ou justice subalterne, pour recevoir les actes qui se passent sous cel authentique, et non royal, et qu'on prétend ne porter point d'hypothèque hors de son ressort. (Dict. Furetière)

LISETTE.

Allons, allons, nigaud, avec ton testament et tes nippes :
il n'y a rien que je haïsse tant que des dernières volontés.

MADemoiselle ARGANTE.

Eh ! Ne l'interromps pas. J'attends qu'il nous dise l'état où
est Dorante.

MAÎTRE PIERRE.

Ah ! Le pauvre homme ! La diète le parda.

LISETTE.

Eh ! Depuis quand fait-il diète ?

MAÎTRE PIERRE.

De ce matin.

LISETTE.

Peste du benêt !

MAÎTRE PIERRE.

Tenez, le velà. Voyez queu mine il a ! Comme il est,
blafard !

SCÈNE VI.

**Mademoiselle Argante, Dorante, Lisette,
Maître Pierre.**

DORANTE, d'un air affligé.

Je suis au désespoir, Madame ; votre fermier m'a fait un
récit qui m'a fait trembler. Il dit que vous refusez de me
conservier votre main, et que vous ne voulez pas en venir
à la seule ressource qui nous reste.

MADemoiselle ARGANTE.

Eh bien ! Remettez-vous, j'extravaguerai ; la comédie va
commencer ; êtes-vous content ?

MAÎTRE PIERRE.

Alle extravaguera, Monsieur Dorante, alle extravaguera.
Queu plaisir ! Je varrons la comédie ; alle fera le
Poulichinelle, queu contentement ! Je rirons comme des
fous. Il faut extravaguer tretous au moins.

DORANTE.

Vous me rendez la vie, Madame ; mais de grâce l'amour seul a-t-il part à ce que vous allez faire ?

MADemoiselle ARGANTE.

Eh ! Ne savez-vous pas bien que je vous aime, quoique j'oublie quelquefois de vous le dire ?

DORANTE.

Eh ! Pourquoi l'oubliez-vous ?

MADemoiselle ARGANTE.

C'est que cela est fini ; je n'y songe plus.

LISETTE.

Eh ! Oui, cela va sans dire : retirons-nous ; je crois que votre père est revenu, vous pouvez l'attendre : mais il n'est pas à propos qu'il nous voie, nous autres.

DORANTE.

Adieu, Madame ; songez que mon bonheur dépend de vous.

MADemoiselle ARGANTE.

J'y penserai, j'y penserai ; allez-vous-en.

Seule.

Nous verrons un peu ce que dira mon père, quand il me verra folle. Je crois qu'il va faire de belles exclamations ! Heureusement, sur le sujet dont il s'agit, il m'a déjà vue dans quelques écarts, et je crois que la chose ira bien ; car il s'agit d'une malice, et je suis femme : c'est de quoi réussir. Le voilà, prenons une contenance qui prépare les voies.

SCÈNE VII.

**Monsieur Argante, Mademoiselle Argante,
battant la mesure de son pied.**

MONSIEUR-ARGANTE.

Que faites-vous là, Mademoiselle ?

MADemoiselle ARGANTE.

Rien.

MONSIEUR-ARGANTE.

Rien ? Belle occupation !

MADemoiselle ARGANTE.

Je vous défie pourtant de critiquer rien.

MONSIEUR-ARGANTE.

Quelle étourdie ! Comme vous voilà faite !

MADemoiselle ARGANTE.

Faite au tour, à ce qu'on dit.

MONSIEUR-ARGANTE.

Hé ! Je crois que vous plaisantez ?

MADemoiselle ARGANTE.

Non, je suis de mauvaise humeur ; car je n'ai pu jouer du clavecin ce matin.

MONSIEUR-ARGANTE.

Laissez là votre clavecin ; mon gendre arrive, et vous ne devez pas le recevoir dans un ajustement aussi négligé.

MADemoiselle ARGANTE.

Ah ! Laissez-moi faire ; le négligé va au coeur... Si j'étais ajustée, on ne verrait que ma parure ; dans mon négligé, on ne verra que moi, et on n'y perdra rien.

MONSIEUR-ARGANTE.

Oh ! Oh ! Que signifie donc ce discours-là ?

MADemoiselle ARGANTE.

Vous haussez les épaules, vous ne me croyez pas : je vous convaincrâi, papa.

MONSIEUR-ARGANTE.

Je n'y comprends rien. Ma fille ?

MADemoiselle ARGANTE.

Me voilà, mon père.

MONSIEUR-ARGANTE.

Avez-vous dessein de me jouer ?

MADemoiselle ARGANTE.

Qu'avez-vous donc ? Vous m'appelez, je vous réponds ; vous vous fâchez, je vous laisse faire. De quoi s'agit-il ? Expliquez-vous. Je suis là, vous me voyez, je vous entends, que vous plaît-il ?

MONSIEUR-ARGANTE.

En vérité, sais-tu bien que si on t'écoutait, on te prendrait pour une folle ?

MADemoiselle ARGANTE.

Eh ! Eh ! Eh !...

MONSIEUR-ARGANTE.

Eh ! Eh ! Il n'est pas question, d'en rire, cela est vrai.

MADemoiselle ARGANTE.

J'en pleurerai, si vous le jugez à propos. Je croyais qu'il en fallait rire, je suis dans la bonne foi.

MONSIEUR-ARGANTE.

Non : il faut m'écouter.

MADemoiselle ARGANTE, le salue.

C'est bien de l'honneur à moi, mon père.

MONSIEUR-ARGANTE.

Qu'on a de peine avec les enfants !

MADemoiselle ARGANTE.

Eh ! Vous ne vous vantez de rien ; mais je crois que vous n'en avez pas mal donné à mon grand-père : vous étiez bien sémillant.

MONSIEUR-ARGANTE.

Taisez-vous, petite fille.

MADemoiselle ARGANTE.

Les petites filles n'obéissent point, mon père ; et puisque j'en suis une, je ferai ma charge, et me gouvernerai, s'il vous plaît, suivant l'épithète que vous me donnez.

MONSIEUR-ARGANTE.

La patience m'échappera...

MADemoiselle ARGANTE.

Calmez-vous, je me tais : voilà l'agrément qu'il y a d'avoir affaire à une personne raisonnable !

MONSIEUR-ARGANTE.

Je ne sais où j'en suis, ni où elle prend tant d'impertinences : quoi qu'il en soit, finissons ; je n'ai qu'un mot à vous dire : préparez-vous à recevoir celui qui vient ici vous épouser.

MADemoiselle ARGANTE.

Ce discours-là me fait ressouvenir d'une chanson qui dit : Préparons-nous, à la fête nouvelle.

MONSIEUR-ARGANTE, étonné longtemps.

J'attends que vous ayez achevé votre chanson.

MADemoiselle ARGANTE.

Oh ! Voilà qui est fait ; ce n'était qu'une citation que je voulais faire.

MONSIEUR-ARGANTE, étonné longtemps.

Vous sortez du respect que vous me devez, ma fille.

MADemoiselle ARGANTE.

Serait-il possible ! Moi, sortir du respect ! Il me semble qu'en effet je dis des choses extraordinaires ; je crois que je viens de chanter. Remettez moi, mon père ; - où en étions-nous ? Je me retrouve : vous m'avez proposé, il y a quelques jours, un mariage qui m'a bouleversé la tête à force d'y penser : tout rompu qu'il est, je n'en saurais revenir, et il faut que j'en pleure.

MONSIEUR-ARGANTE.

Oh ! Oh ! Cela serait-il de bonne foi, ma fille ? D'où vient tant de répugnance pour un mariage qui t'est avantageux ?

MADemoiselle ARGANTE.

Eh ! Me le proposeriez-vous s'il n'était pas avantageux ?

MONSIEUR-ARGANTE.

Je fais le tout pour ton bien.

MADemoiselle ARGANTE, pleurant.

Et cependant je vous paie d'ingratitude.

MONSIEUR-ARGANTE.

Va, je te le pardonne ; c'est un petit travers qui t'a pris.

MADemoiselle ARGANTE.

Continuez, allez votre train, mon père ; continuez, n'écoutez pas mes dégoûts, tenez ferme, point de quartier, courage ; dites : je veux ; grondez ; menacez, punissez ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis : je vous charge de tout ce qui m'arrivera.

MONSIEUR-ARGANTE, attendri.

Va, mon enfant, je suis content de tes dispositions, et tu peux t'en fier à moi ; je te donne à un homme avec qui tu seras heureuse ; et la campagne, au bout du compte, a ses charmes aussi bien que la ville.

MADemoiselle ARGANTE.

Par ma foi, vous avez raison.

MONSIEUR-ARGANTE.

Par ma foi ? De quel terme te sers-tu là ? Je ne te l'ai jamais entendu dire, et je serais fâché que tu t'en servisses devant mon gendre futur.

MADemoiselle ARGANTE.

Ma foi, je l'ai cru bon, parce que c'est votre mot favori.

MONSIEUR-ARGANTE.

Il ne sied point dans la bouche d'une fille.

MADemoiselle ARGANTE.

Je ne le dirai plus ; mais revenons ; contez-moi un peu ce que c'est que votre gendre : n'est-ce pas cet homme des champs ?

MONSIEUR-ARGANTE.

Encore ! Est-il question d'un autre ?

MADemoiselle ARGANTE.

Je m'imagine qu'il accourt à nous comme un satyre.

MONSIEUR-ARGANTE.

Oh ! Je n'y saurais tenir. Vous êtes une impertinente ; il vous épousera, je le veux, et vous obéirez.

MADemoiselle ARGANTE.

Doucement, mon père ; discutons froidement les choses. Vous aimez la raison, j'en ai de la plus rare.

MONSIEUR-ARGANTE.

Je vous montrerai que je suis votre père.

MADemoiselle ARGANTE.

Je n'en ai jamais douté ; je vous dispense de la preuve, tranquillisez-vous. Vous me direz peut-être que je n'ai que vingt ans, et que vous en avez soixante. Soit, vous êtes plus vieux que moi ; je ne chicane point là-dessus ; j'aurai votre âge un jour ; car nous vieillissons tous dans notre famille. Écoutez-moi, je me sers d'une supposition. Je suis Monsieur Argante ; et vous êtes ma fille. Vous êtes jeune, étourdie, vive, charmante, comme moi. Et moi, je suis grave, sérieux, triste et sombre comme vous.

MONSIEUR-ARGANTE.

Où suis-je ? Et qu'est-ce que c'est que cela ?

MADemoiselle ARGANTE.

Je vous ai donné des maîtres de clavecin, vous avez un gosier de rossignol, vous dansez comme à l'Opéra, vous avez du goût, de la délicatesse ; moi du souci et de l'avarice ; vous lisez des romans, des historiettes et des contes de fées ; moi des édits, des registres et des mémoires. Qu'arrive-t-il ? Un vilain faune, un ours mal léché sort de sa tanière, se présente à moi, et vous demande en mariage. Vous croyez que je vais lui crier : va-t'en. Point du tout. Je caresse la créature maussade. Je lui fais des compliments, et je lui accorde ma fille. L'accord fait, je viens vous trouver et nous avons là-dessus une conversation ensemble assez curieuse. La voici. Je vous dis : Ma fille ? Que vous plaît-il, mon

père ? Me répondez-vous (car vous êtes civile et bien élevée) : Je vous marie, ma fille. À qui donc, mon père ? À un honnête magot, un habitant des forêts. Un magot, mon père ! Je n'en veux point. Me prenez-vous pour une guenuche ? Je chante, j'ai des appas, et je n'aurais qu'un magot, qu'un sauvage ! Eh ! Fi donc ! Mais il est gentilhomme. Eh bien ! Qu'on lui coupe le cou. Ma fille, je veux que vous le preniez. Mon père, je ne suis point de cet avis-là. Oh ! Oh ! Friponne ! Ne suis-je pas le maître ?... À cette épithète de friponne, vous prenez votre sérieux ; vous vous armez de fermeté, et vous me dites : Vous êtes le maître, distinguo : pour les choses raisonnables, oui ; pour celles qui ne le sont pas, non. On ne force point les coeurs. Loi établie. Vous voulez forcer le mien ; vous transgressez la loi. J'ai de la vertu, je la veux garder. Si j'épousais votre magot, que deviendrait-elle ? Je n'en sais rien.

MONSIEUR-ARGANTE.

Vous mériteriez que je vous misse dans un couvent. Je pénètre vos desseins à présent, fille ingrate ; et vous vous imaginez que je serai la dupe de vos artifices ? Mais si tantôt j'ai lieu de me plaindre de votre conduite, vous vous en repentirez toute votre vie. Voilà ma réponse : retirez-vous.

MADemoiselle ARGANTE, le saluant.

Donnez-moi le temps de vous faire la révérence, comme vous me l'auriez faite, si vous aviez été à ma place.

MONSIEUR-ARGANTE.

Marchez, vous dis-je.

SCÈNE VIII.

Monsieur Argante, Crispin, Un Domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là-bas un valet qui demande à parler après vous.

MONSIEUR-ARGANTE.

Qu'il entre.

CRISPIN, paraît.

Monsieur, je viens de dix lieues d'ici, vous dire que je suis votre serviteur.

MONSIEUR-ARGANTE.

Cela n'en valait pas la peine.

CRISPIN.

Oh ! Je vous fais excuse ! Vous d'un côté, et Mademoiselle votre fille d'un autre, vous méritez fort bien vos dix lieues ; ce n'est que chacun cinq.

MONSIEUR-ARGANTE.

Qu'appellez-vous ma fille ? Quelle part a-t-elle à cela ?

CRISPIN.

Ventrebleu ! Quelle part, Monsieur ! Sa part est meilleure que la vôtre, car nous venons pour l'épouser.

MONSIEUR-ARGANTE.

Pour l'épouser !

CRISPIN.

Oui. Le seigneur Eraste, mon maître, l'épousera pour femme, et moi pour maîtresse.

MONSIEUR-ARGANTE.

Ah, ah ! Tu appartiens à Eraste ? Tu es apparemment le garçon plaisant dont il m'a parlé ?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être son associé. C'est lui qui ordonne, c'est moi qui exécute.

MONSIEUR-ARGANTE.

Je t'entends. Eh ! Où est-il donc ? Est-ce qu'il n'est pas venu ?

CRISPIN.

Oh ! Que si, Monsieur ; mais par galanterie il a jugé propos de se faire précéder par une espèce d'ambassade : il m'a donné même quelques petits intérêts à traiter avec vous.

MONSIEUR-ARGANTE.

De quoi s'agit-il donc ?

CRISPIN.

N'y a-t-il personne qui nous écoute ?

MONSIEUR-ARGANTE.

Tu le vois bien.

CRISPIN.

C'est que... N'y a-t-il point de femmes dans la chambre prochaine ?

MONSIEUR-ARGANTE.

Quand il y en aurait, peuvent-elles nous entendre ?

CRISPIN.

Vertuchou, Monsieur ! Vous ne savez pas ce que c'est que l'oreille d'une femme. Cette oreille-là, voyez-vous, d'une demi-lieue entend ce qu'on dit, et d'un quart de lieue ce qu'on va dire.

MONSIEUR-ARGANTE.

Oh bien ! Je n'ai ici que des femmes sourdes. Parle.

CRISPIN.

Oh ! La surdité lève tout scrupule ; et cela étant, je vous dirai sans façon que Monsieur Eraste va venir ; mais qu'il vous prie de ne point dire à sa future que c'est lui, parce qu'il se fait un petit ragoût de la voir sous le nom seulement d'un ami dudit Monsieur Eraste ; ainsi ce n'est point lui qui va venir, et c'est pourtant lui ; mais lui sous la figure d'un autre que lui : ce que je dis là n'est-il pas obscur ?

MONSIEUR-ARGANTE.

Pas mal ; mais je te comprends, et je veux bien lui donner cette satisfaction-là : qu'il vienne.

CRISPIN.

Je crois que le voilà ; c'est lui-même. À présent je vais chercher mes ballots et les siens ; mais de grâce, avant que de partir, souffrez, Monsieur, que je vous recommande mon coeur ; il est sans condition, daignez lui en trouver une.

MONSIEUR-ARGANTE.

Va, va, nous verrons.

SCÈNE IX.

**Monsieur Argante, Eraste, Maître Pierre,
Lisette.**

MONSIEUR-ARGANTE.

Je vous attendais ici avec impatience, mon cher enfant.

ERASTE.

Je m'y rends avec un grand plaisir, Monsieur. Crispin vous aura dit sans doute ce que je souhaite que vous m'accordiez ?

MONSIEUR-ARGANTE.

Oui, je le sais, et j'y consens ; mais pourquoi cette façon ?

ERASTE.

Monsieur, tout le monde me dit que Mademoiselle Argante est charmante et tout le monde apparemment ne se trompe pas ; ainsi quand je demande à la voir sous cet habit-ci, ce n'est pas pour vérifier si ce que l'on m'a dit est vrai ; mais peut-être, en m'épousant, ne fait-elle que vous obéir ; cela m'inquiète ; et je ne viens sous un autre nom l'assurer de mes respects, que pour tâcher d'entrevoir ce qu'elle pense de notre mariage.

MONSIEUR-ARGANTE.

Hé bien ! Je vais la chercher.

ERASTE.

Eh ! De grâce, n'y allez point ; je ne pourrais m'empêcher de soupçonner que vous l'auriez avertie. J'ai trouvé là-bas des ouvriers qui demandent à vous parler ; si vous vouliez bien vous y rendre pour quelque temps.

MONSIEUR-ARGANTE.

Mais...

ERASTE.

Je vous en supplie.

MONSIEUR-ARGANTE, à part.

Je ne saurais croire que ma fille ose m'offenser jusqu'à certain point.

À Eraste.

Je me rends.

ERASTE.

Il me suffira : que vous disiez à un domestique qu'un de mes amis ; qui m'a précédé, souhaiterait avoir l'honneur de lui parler.

MONSIEUR-ARGANTE.

Holà ! Pierrot, Lisette !

Maître Pierre et Lisette paraissent tous deux.

MAÎTRE PIERRE.

Qu'est-ce qu'on vous veut donc ?

MONSIEUR-ARGANTE.

Que quelqu'un de vous deux aille dire à ma fille, que voici un des amis d'Eraste, et qu'elle descende.

MAÎTRE PIERRE

Ca ne se peut pas, elle a mal à son estomac et à sa tête.

LISETTE.

Oui, Monsieur ; elle repose.

ERASTE.

Je vous assure que je n'ai qu'un mot à lui dire.

MAÎTRE PIERRE, à part.

Hélas ! Comme il est douxoureux.

MONSIEUR-ARGANTE.

Je viens de la quitter, et je veux qu'elle descende. Allez-y, Lisette.

À maître Pierre.

Et toi, va-t'en.

À Eraste.

Je vous laisse pour vous satisfaire.

Il sort.

ERASTE.

Je vous ai une véritable obligation.

Seul.

Ce commencement me paraît triste. J'ai bien peur que Mademoiselle Argante ne se donne pas de bon cœur.

SCÈNE X.

Eraste, Maître Pierre.

MAÎTRE PIERRE, revenant et regardant, à part.

Le sieur Argante n'y est plus.

Haut.

Avec votre permission, Monsieur l'ami de Monsieur le futur, en attendant que noute Demoiselle se requingue, agriez ma convarsation pour vous aider à passer un petit bout de temps.

ERASTE.

Oui-da, tu me parais amusant.

MAÎTRE PIERRE.

Je ne sons pas tout à fait bête ; le monde prend parfois de mes petits avis, et s'en trouve bian.

ERASTE.

Je n'en doute pas ! .

MAÎTRE PIERRE, riant.

Tenez, vous avez une philosomie de bonne apparence : j'esteme qu'ou êtes un bon compère ; velà ma pensée, parmettez la libarté.

ERASTE.

Tu me fais plaisir.

MAÎTRE PIERRE.

De queu vacation êtes-vous avec cet habit noir ? Est-ce praticien ou médecin ? Tâtez-vous le pouls ou bian la bourse ? Dépêchez-vous le corps ou les bians ?

ERASTE.

Je guéris du mal qu'on n'a pas.

MAÎTRE PIERRE.

Vous êtes donc médecin ? Tant mieux pour vous, tant pis pour les autres ; et moi je sis le fermier d'ici, et ce n'est tant pis pour parsonne.

ERASTE.

Comment ! Mais tu as de l'esprit. Tu dis qu'on te consulte. Parbleu, dans l'occasion je te consulterais volontiers aussi.

MAÎTRE PIERRE.

Consultez-moi, pour voir, sur Monsieur Eraste.

ERASTE.

Que veux-tu que je dise ? Il épouse la fille de Monsieur Argante.

MAÎTRE PIERRE.

Acoutez : êtes-vous bian son ami à cet épouseux de fille ?

ERASTE.

Mais je ne suis pas toujours fort content de lui dans le fond, et souvent il m'ennuie.

MAÎTRE PIERRE.

Fi ! C'est de la malice à lui.

ERASTE.

J'ai idée qu'on ne l'épousera pas d'un trop bon coeur ici, et c'est bien fait.

MAÎTRE PIERRE.

Tout franc, je ne voulons point de ce butor-là ; laissez venir le nigaud : je li gardons des rats.

ERASTE.

Qu'appelles-tu des rats ?

MAÎTRE PIERRE.

C'est que la fille de cians a eu l'avisement de devenir ratière : alle a mis par exprès son esprit sens dessus dessous, sens devant darrière, à celle fin, quand il la varra, qu'il s'en retourne avec son sac et ses quilles.

ERASTE.

C'est-à-dire qu'elle feindra d'être folle ?

MAÎTRE PIERRE.

Velà cen que c'est : et si, maugré la folie, il la prend pour femme, n'y aura pus de rats ; mais ce qu'an mettra en lieu et place, les vaura bian.

ERASTE.

Sans difficulté.

MAÎTRE PIERRE.

Stapendant la fille est sage ; mais quand on a bouté son amiquié ailleurs, et qu'en a un mari en avarsion, sage tant qu'ou vourez, il faut que sagesse dégarpisse ; et pis après, toute voute médecine ne garira pas Monsieur Eraste du mal qui li sera fait, le paure niais ! Mais adieu ; veci voute ratière qui viant ; ça va bian vous divartir.

SCÈNE XI.

Mademoiselle Argante, Eraste.

ERASTE, à part.

Ah ! l'aimable personne ! pourquoi l'ai-je vue, puisque je la dois perdre ?

MADemoiselle ARGANTE, à part, en entrant.

Voilà un joli homme ! Si Eraste lui ressemblait, je ne ferais pas la folle.

ERASTE, à part.

Feignons d'ignorer ses dispositions.

À Mademoiselle Argante.

Mademoiselle, Eraste m'a chargé d'une commission dont je ne saurais que le louer. Vous savez qu'on vous a destinés l'un à l'autre : mais il ne veut jouir du bonheur qu'on lui assure, qu'autant que votre coeur y souscra : c'est un respect que le sien vous doit, et que vous méritez plus que personne : daignez donc, Madame, me confier

ce que vous pensez là-dessus ; afin qu'il se conforme à vos volontés.

MADemoiselle ARGANTE.

Ce que je pense, Monsieur, ce que je pense !

ERASTE.

Oui, Madame.

MADemoiselle ARGANTE.

Je n'en sais rien, je vous jure ; et malheureusement j'ai résolu de n'y penser que dans deux ans, parce que je veux me reposer. Dites-lui qu'il ait la bonté d'attendre : dans deux ans je lui rendrai réponse, s'il ne m'arrive pas d'accident.

ERASTE.

Vous lui donnez un terme bien long.

MADemoiselle ARGANTE.

Hélas ! Je me trompais, c'est dans quatre ans que je voulais dire. Qu'il ne s'impatiente pas, au moins ; car je lui veux du bien, pourvu qu'il se tienne tranquille : s'il était pressé, je lui en donnerais pour un siècle. Qu'il me ménage, et qu'il soit docile, entendez-vous, Monsieur ? Ne manquez pas aussi de l'assurer de mon estime. Sait-il aimer ? a-t-il des sentiments, de la figure ? est-il grand, est-il petit ? On dit qu'il est chasseur ; mais sait-il l'histoire ? Il verrait que la chasse est dangereuse. Actéon y périt pour avoir troublé le repos de Diane Hélas ! si l'on troublait le mien, je ne saurais que mourir. Mais à propos d'Eraste, me ferez-vous son portrait ? J'en suis curieuse.

ERASTE, triste et soupirant.

Ce n'est pas la peine, Madame, il me ressemble trait pour trait.

MADemoiselle ARGANTE, le regardant.

Il vous ressemble ! Bon cela, Monsieur.

ERASTE.

Ma commission est faite, Madame ; je sais vos sentiments, dispensez-vous du désordre d'esprit que vous affectez ; un coeur comme le vôtre doit être libre, et mon ami sera au désespoir de l'extrémité où la crainte d'être à lui vous a réduite. On ne saurait désapprouver le parti que vous avez pris : l'autorité d'un père ne vous a laissé que cette ressource, et tout est permis pour se sauver du danger où vous étiez : mais c'en est fait ; livrez-vous au penchant qui vous est cher, et pardonnez à mon ami les frayeurs qu'il vous a données ; je vais l'en punir en lui disant ce qu'il perd.

Il veut s'en aller.

MADemoiselle ARGANTE, à part.

Oh, oh ! C'est assurément là Eraste.

Elle le rappelle.

Monsieur ?

ERASTE.

Avez-vous quelque chose à m'ordonner, Madame ?

MADemoiselle ARGANTE.

Vous m'embarrassez. N'avez-vous que cela à me dire ? Voyez ; je vous écouterai volontiers, je n'ai plus de peur, vous m'avez rassurée.

ERASTE.

Il me semble que je n'ai plus rien à dire après ce que je viens d'entendre.

MADemoiselle ARGANTE.

Je ne devais dire ce que je pense sur Eraste que dans un certain temps ; et si vous voulez, j'abrègerai le terme.

ERASTE.

Vous le haïssez trop.

MADemoiselle ARGANTE.

Mais pourquoi en êtes-vous si fâché ?

ERASTE.

C'est que je prends part à ce qui le regarde.

MADemoiselle ARGANTE.

Est-il vrai qu'il vous ressemble ?

ERASTE.

Il n'est que trop vrai.

MADemoiselle ARGANTE.

Consolez-vous donc.

ERASTE.

Eh ! D'où vient me consolerais-je, Madame ? Daignez m'expliquer ce discours.

MADemoiselle ARGANTE.

Comment vous l'expliquer ?... Dites à Eraste que je l'attends, si vous n'avez pas besoin de sortir pour cela.

ERASTE.

Il n'est pas bien loin.

MADemoiselle ARGANTE.

Je le crois de même.

ERASTE.

Que d'amour il aura pour vous, Madame, s'il ose se flatter d'être bien reçu !

MADemoiselle ARGANTE.

Ne tardez pas plus longtemps à voir ce qu'il en sera.

ERASTE.

Puis-je espérer que vous me ferez grâce ?

MADemoiselle ARGANTE.

J'en ai peut-être trop dit : mais vous serez mon époux. Que ne vous ai-je connu plus tôt ?

ERASTE.

Avec quel chagrin ne m'en retournais-je pas !

MADemoiselle ARGANTE.

Est-il possible que je vous aie haï ? A quoi songiez-vous de ne pas vous montrer ?

ERASTE.

Au milieu de mon bonheur il me reste une inquiétude.

MADemoiselle ARGANTE.

Dites ce que c'est, et vous ne l'aurez plus.

ERASTE.

Vous vous gardiez, dit-on, pour un autre que moi.

MADemoiselle ARGANTE.

Vous demeurez à la campagne, et je ne l'aimais pas avant que je vous eusse connu ; il y a quatre ans que je connais Dorante ; l'habitude de le voir me l'avait rendu plus supportable que les autres hommes ; il me convenait, il aspirait à m'épouser, et dans tout ce que j'ai fait, je me gardais moins à lui, que je ne me sauvais du malheur imaginaire d'être à vous : voilà tout, êtes-vous content ?

ERASTE, à genoux.

Je vous adore ; et puisque vous haïssez la campagne, je ne saurais plus la souffrir.

SCÈNE XII.

**Monsieur Argante, Mademoiselle Argante,
Eraste, Maître Pierre.**

MONSIEUR-ARGANTE, à maître Pierre.

Oh, oh ! Ils sont, ce me semble, d'assez bonne intelligence.

MAÎTRE PIERRE.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ça ? Ils se disent des douceurs.

MONSIEUR-ARGANTE.

Eh bien ! Ma fille, connais-tu Monsieur ?

MADemoiselle ARGANTE.

Oui, mon père.

MONSIEUR-ARGANTE.

Et tu es contente ?

MADemoiselle ARGANTE.

Oui, mon père.

MONSIEUR-ARGANTE.

J'en suis charmé. Ne songeons donc plus qu'à nous réjouir ; et que, pour marquer notre joie, nos musiciens viennent ici commencer la fête.

MAÎTRE PIERRE.

Voilà qui va fort ben. Ou êtes contente. Voute père, voute amant, tout ça est content ; mais de tous ces biaux contentements-là, moi et Monsieur Dorante, je n'y avons ni part ni portion.

MONSIEUR-ARGANTE.

Laisse là Dorante.

MADemoiselle ARGANTE.

Si vous vouliez bien lui parler, mon père ; on lui doit un peu d'égard, et cela me tirerait d'embarras avec lui.

MAÎTRE PIERRE.

Il m'avait pourmis cinquante pistoles, si vous deveniez sa femme : baillez-m'en tant seulement soixante, et je li ferai vos excuses. Je ne vous surrais pas.

ERASTE.

Je te les donne de bon coeur, moi.

MAÎTRE PIERRE.

C'est marché fait : chantez et dansez à votre aise, à cette heure, je n'y mets pus d'empêchement.

FIN

PRIVILÈGE DU ROI.

Louis, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre : à nos âmes et féaux conseillers, les gens tenant nos cours de parlement, maîtres de requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs lieutenant civils ; et autres nos justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bine âmé NOEL PISSOT libraire à Paris, nous ayant fait supplier de lui accorder nos lettres de permission d'un ouvrage qui a pour titre, Le prince travesti, l'héritier du village, Annibal, Le dénouement imprévu : offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier et beaux caractères, suivant la feuille imprimée et attachées pour modèle sous le contre-scel des présentes ; Nous lui avons permis et permettons par ces présentes de faire imprimer ledit livre en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément,, et autant de fois que bon lui semblera sur papier et caractères conformes à ladite feuille imprimée et attachée sous contredit contre-scel ; et de la vendre, faire vendre et débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défenses à tous libraires, imprimeurs et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elle soient, d'en introduire d'impression étrangères dans aucune lieu de notre obéissance, à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registres de la communauté des libraires et imprimeurs d eParisn dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression de ce livre sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, et que l'impétrant se confortera en tout aux Règlements de la Librairie, et notamment à celui du dixième Avril 1725 et qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit et imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée es mains de notre très cher et féal chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville commandeur de nos ordres ; et qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher et féal chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquels nous mandons et enjoignons de faire jouir l'exposant, et ses ayants causes pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucune trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites présentes qui sera imprimé tout au long au commencement ou à la fin dudit libre fois soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre huissier, ou sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de haro, charte normande, et lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir, donne à Paris ce huitième jour du mois de Mai l'An de grâce mille sept cents vingt sept, et de notre règne le douzième.

Par le Roi en son conseil. Signé, SAMSON.

Registré sur le registre VI de la Chambre Royale des libraires et Imprimeurs de Paris, n° 642 Fol 516 conformément aux anciens Règlements confirmés par celui du 28 février 1723. À Paris le neuf mai mille sept cent vingt sept.

BRUNET, Syndic.

À Paris, chez NOËL PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-Neuf, au coin de la rue de Nevers, à la Croix d'Or.

J'ai lu par l'ordre de Monseigneur la Garde des Sceaux le Dénouement imprévu, comédie d'un acte, qui peut être imprimée. À Paris le 3 mars 1727.

BLANCHARD

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].